

KOUASSI Allegra Adjoua Paule Manuella

Doctorante

Université Félix Houphouët Boigny, Cocody (Côte d'Ivoire)

Département de Lettres Modernes

paulemanuella9@gmail.com

Axe 10: Questions environnementales, pandémies et santé durable

Crise d'Ebola, crise écologique: une représentation des rapports interspécifiques dans *En Compagnie des Hommes* de Véronique Tadjou

Résumé: La crise écologique est là, avec ses conséquences sur tout le vivant : maladies, rareté des ressources, menace sur la vie. Les causes du désastre ne font pas l'unanimité dans les sphères politiques et scientifiques. Si certains fustigent l'anthropocène, d'autres voix portent la responsabilité sur d'autres espèces du vivant, notamment les animaux. La représentation littéraire de la crise écologique que donne à lire Véronique Tadjou à travers *En compagnie des hommes* met en opposition discursive humain et non humain dans une sorte de procès pour situer les responsabilités sur l'état du monde. Cette communication analyse la problématique environnementale et naturelle, notamment la vulnérabilité partagée par les espèces. Le virus Ebola apparaît comme une réponse à un environnement violent et déséquilibré. En s'appuyant sur la mytho-écopoétique, l'analyse montre comment, à travers la polyphonie narrative mêlant voix humaines, animales et celle du virus, l'œuvre de Tadjou interroge la relation conflictuelle entre l'homme et la nature, cause d'émergence des catastrophes sanitaires et écologiques, pour dire la nécessité d'une entente liée à l'interdépendance nécessaire à l'harmonie cosmique. Cette étude démontre que l'œuvre de Tadjou déconstruit l'anthropocentrisme en transformant le récit en un espace thérapeutique, fondé sur la solidarité entre toutes les espèces.

Mots-clés: Ebola, environnement naturel, mytho-écopoétique, crise écologique, interspécifique

Ebola Crisis, Ecological Crises: A Representation of Interspecific Relations in Véronique Tadjou's *In the Company of Me*

Abstract: The ecological crisis is here, pervasive, with its consequences for all living things: disease, resource scarcity, and threats to life. The causes of this disaster, however, are not unanimously agreed upon in political and scientific circles. While some condemn the Anthropocene, others place the blame on other natural species, particularly animals. Véronique Tadjou's literary representation of the ecological crisis in her novel *In the Company of Men* presents a discursive opposition between human and non-human beings in a kind of trial to determine responsibility for the state of the world. This paper analyzes the environmental, social, and natural issues, particularly the shared vulnerability of species. Beneath the surface of an Ebola health crisis, the narrative shifts into a critique of the Anthropocene, revealing a crisis of responsibility in the face of catastrophe. Moving from a strictly medical framework to the signs of a genuine ecological and moral crisis, the Ebola virus emerges as a response to a

violated, exploited, and unbalanced natural environment. Drawing on mytho-ecopoetic, the analysis demonstrates how, through a narrative polyphony blending human, animal, and even viral voices, Tadjó's work explores the conflictual relationship between humanity and nature—the root cause of health and ecological disasters—to highlight the need for an understanding rooted in the specific interdependence necessary for cosmic harmony. This study demonstrates that the novel deconstructs anthropocentrism by transforming the narrative into a therapeutic space, based on solidarity among all species.

Keywords: Ebola, Natural environment, Mytho-ecopoetic, Ecological crisis, Interspecies

Introduction

Les crises sanitaires et écologiques que vit l'humanité mettent à nu les excès de l'homme sur la nature et la fragilité des équilibres entre espèces (homme, animal, milieu végétal). De 2014 à 2016, le monde était en ébullition face à l'épidémie destructrice du virus Ebola. En Afrique de l'Ouest, des cas de personnes infectées et des milliers de morts sont enregistrés chaque jour, plongeant les populations dans la peur et l'incertitude. Cependant, au-delà d'une telle urgence médicale, cette crise révèle les dessous d'une domination accrue de l'homme sur l'environnement à travers l'exploitation abusive des ressources naturelles et la déforestation favorisant le contact entre les espèces, cause de la transmission des maladies zoonotiques. Ainsi, les acteurs médicaux, en se donnant pour mission de soigner et de guérir, tentent de réduire les risques de contagions et le nombre de décès. Mais qu'en est-il de la sensibilisation sur les causes de l'apparition du virus ?

À ce propos, la littérature africaine contemporaine tente de créer le cadre d'un débat plus large et plus critique afin de contribuer à la sensibilisation sur l'éradication de ce fléau. Cette démarche correspond à la définition de Posthumus de « la littérature, entendue comme lieu par excellence d'où l'on imagine de nouveaux modes de vies, de nouvelles réalités et donc de nouveaux rapports au monde » (S. Posthumus, 2011, p. 86). C'est dans cette optique que l'écrivaine Véronique Tadjó, dans son œuvre *En Compagnie des hommes*, tente une réappropriation de la crise Ebola en mêlant la voix de la nature et celle des hommes pour dénoncer et questionner la responsabilité humaine face à cette épidémie. Sa narration, alternant poésie, conte et témoignage, inscrit son œuvre dans un contexte symbolique africain afin de mieux dénoncer les actes néfastes des hommes et de sensibiliser sur la protection de l'environnement à travers le retour aux sources des rapports entre espèces du vivant. Ce constat nous amène donc à poser la problématique suivante : Comment la représentation littéraire des rapports conflictuels entre l'homme et la nature dans l'œuvre de Tadjó permet-elle de révéler les causes profondes de la crise d'Ebola et de plaider pour une refondation des relations interspécifiques fondée sur l'interdépendance et l'harmonie cosmique ? En vue de traiter cette question, notre démarche analytique convoquera la mytho-écopoétique afin d'aborder les relations homme-nature à travers des mythes dans l'optique de mieux sensibiliser sur les enjeux écologiques contemporains. Notre étude interrogera d'abord la relation conflictuelle entre l'homme et la nature, cause d'émergence des catastrophes sanitaires et écologiques, ensuite, l'effondrement social et culturel comme fin du mythe

de la domination humaine, enfin, la dénaturation de l'humanité comme agentivité consciente de la nature.

1. La représentation des relations conflictuelles entre humain et nature : un procès de l'anthropocène.

En compagnie des hommes, pose le cadre d'un espace conflictuel entre l'homme et son environnement naturel. Violentée et exploitée abusivement, la nature révèle les dérives de l'anthropocentrisme et le place face aux déséquilibres écologiques contemporains. De ce fait, les éléments de la nature, en tant que personnages, expriment leurs peines et leurs révoltes face à un écosystème meurtri à cause de la démesure humaine.

1.1. La flore et la faune : des témoins personnifiés du déséquilibre environnemental

1.1.1. Le Baobab, messager des dérives humaines

Le roman s'ouvre sur l'intervention du Baobab, figure symbolique majeure, pilier écologique des zones arides. Il incarne la sagesse ancestrale et apparaît comme porte-parole de la nature. En Afrique de l'Ouest principalement, il symbolise le lien entre les morts et les vivants, la résilience, le symbole de paix et de non-violence dans les résolutions des conflits. Il n'est donc pas fortuit que Tadjou mobilise cette figure dans son œuvre marquée par le chaos et le déséquilibre. Elle affirme à ce propos « Si j'ai choisi le baobab, ce n'est pas seulement parce qu'il est lié à l'Afrique {...} on le retrouve aussi en Australie [...] c'est un arbre qui frappe les consciences, un arbre universel » (K. T. Dansoko, 2017) C'est donc en médiateur que le Baobab prend part active à la trame narrative, se présentant en ces termes : « Je suis Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Ma cime touche le ciel et offre une ombre rafraîchissante au monde. Je cherche la lumière douce, porteuse de vie. Afin qu'elle éclaire l'humanité, illumine la pénombre et apaise l'angoisse » (V. Tadjou. 2021, p.23). Par cette déclaration solennelle, le Baobab dépasse sa simple réalité végétale et s'érige en instance et autorité morale. Cependant, l'anthropocène menace son existence et celles des autres espèces :

Hélas, trop d'entre nous sont partis pour laisser place à des arbustes qui peinent à s'affirmer. Les plantes et les fleurs aussi perdent leurs plus beaux atours. Les animaux ne trouvent plus de refuge. Les hommes brûlent nos branches, saignent nos troncs. Pour atteindre et exploiter une zone où s'élèvent des arbres d'une grande sagesse, ils coupent sans pitié. Ils ne voient en nous qu'une valeur d'échange. (Ibid.p.23).

La dégradation s'étend à l'ensemble du vivant. Les « plantes et les fleurs » qui perdent leurs plus beaux atours et « les animaux » qui ne trouvent plus de refuge, soulignent la fragilité écologique et les dérives humaines lorsqu'ils « brûlent, saignent, coupent sans pitié ». Au cœur de cette mutilation, l'homme ne voit en la nature du profit encouragé par des logiques utilitaristes et marchandes. La nature est dès lors évaluée en termes de rendement, de valeur d'échange et de ressource économique. Cependant, Cette nouvelle perception de l'homme et sa domination de la nature n'existait pas au commencement. Et cela, le Baobab prend soin de le formuler en ces termes :

Cela n'a pas toujours été ainsi. Il fut un temps où les hommes conversaient avec nous, les arbres. Nous partagions les mêmes dieux. Les mêmes esprits. Si quelqu'un devait couper l'un d'entre nous, il lui demandait d'abord pardon. Il versait des libations sur le sol en chuchotant une prière : bel arbre, âme de notre vie, ombre fraîche de nos rêves, racine de notre devenir, ami de toutes les saisons, nous invoquons ta clémence. De tout notre cœur, nous te remercions pour ta générosité. Nous garderons en mémoire ta présence dans notre vie. (Ibid.p.28)

Dans ce processus d'apaisement, l'intervention d'un maître initiateur est primordiale. À travers la parole (incantation), il est tenu de glorifier l'arbre et de justifier le motif de l'abattage afin de confirmer la bonne utilisation du tronc et les bénéfices socioculturels pour la communauté et aux esprits, d'où l'utilité et l'importance de la culture orale africaine. En ce sens, la parole prend une dimension spirituelle et expressive dépassant le simple fait de la communication pour pénétrer l'univers intrinsèque du surnaturel, établissant ainsi une unité mythique entre la communauté, ses ancêtres et les divinités traditionnelles qui forment le fondement de la spiritualité africaine. C'est en effet dans une telle perspective mythocritique, que Tadjou n'a pas manqué de présenter l'image du Baobab comme dépositaire de la parole totémique. Il s'inscrit dans la tradition cosmogonique où l'arbre est conçu comme un axis mundi, un pilier reliant le monde des vivants à celui des ancêtres et des divinités, lui conférant ainsi une autorité narrative et spirituelle qui transcende sa simple réalité végétale pour en faire une figure morale de cette crise écologique. Aujourd'hui, dans certaines cultures, cette forme de spiritualité tend à disparaître. L'humain, déconnecté de ses origines, a perdu cette intimité et ce respect voué à la nature, d'où le châtement du virus Ébola dans l'œuvre :

Ce qui devait arriver se produisit malgré moi, loin de moi. Une épidémie d'Ebola se déclara soudainement et traversa la région de part en part, devenant la plus importante jamais documentée dans l'histoire du virus. Et, pour la première fois, Ebola avait aussi voyagé jusqu'à la métropole. (...) j'ai vu la destruction que l'épidémie a déclenchée dans le pays alors que le reste du monde essayait de s'isoler. (Ibid.p.35)

Témoin d'une telle catastrophe, le Baobab ne peut qu'assister au châtement sans intervenir, lui qui autrefois s'érigait en médiateur de paix et d'apaisement des esprits au moment des conflits. Mais, dans un tel cas, les dérives humaines contre la nature en étaient de trop. Il fallait un rappel à l'ordre adressé aux humains. Ainsi, il apparaît clairement, dans la construction romanesque de Tadjou, que le personnage Baobab est un témoin millénaire et une figure de sagesse mythique porteur de mémoire collective. Il souligne l'importance du caractère sacré des êtres et de la vie en ressassant les leçons du passé afin de mieux appréhender l'avenir. Sur le plan écopoétique, le baobab dépasse son statut de simple éléments végétal du décor narratif pour s'affirmer comme actant à part entière du récit. Sa voix dans l'œuvre traduit la souffrance et la douleur d'une terre violentée et blessée par les dérives de l'anthropocène. On observe donc une construction d'une poétique du vivant où la forêt n'est plus un arrière-plan muet, mais un sujet souffrant qui interpelle la conscience humaine. Cette expression de la douleur confère à l'œuvre une dimension écopoétique profonde : celle d'un sujet en souffrance qui prend part au procès de l'anthropocène. Cependant, à cette figure végétale bienveillante s'oppose pourtant un autre témoin de la crise : la chauve-souris. Loin d'incarner la sagesse apaisante du baobab, elle se révèle être au cœur même de la propagation du virus.

1.1.2. La chauve-souris, témoin de la propagation du virus Ebola

«Je ne suis liée à Ebola par aucune obligation, si ce n'est celle de préserver le bien-être de la nature». (Ibid., p. 35.) Telles sont les propos tenus par la chauve-souris, personnage de l'œuvre présenté comme réservoir naturel, portant le virus sans en mourir. L'œuvre de Tadjou, en questionnant le milieu naturel, n'a donc pas manqué de prêter parole à cette figure de la nature et acteur majeur de la crise sanitaire. Au cœur de certaines croyances africaines, la chauve-souris est considérée comme une créature maléfique se nourrissant essentiellement de sang. On l'associait également aux sinistres ou à des présages de malheur, une figure damnée, comme l'attestent les propos de Plinie : « une légende multiséculaire du Poitou dépeint Satan descendant sous l'aspect d'une chauve-souris au milieu d'une danse impie, et danseurs et danseuses tombant, frappés de mort, les uns après les autres, au seul frôlement des ailes infernales qui tourbillonnaient avec eux » (L. L. Charbonneau, 2006, p. 569.) C'est en effet sur la base de telle représentation imaginaire et littéraire que la chauve-souris dans l'œuvre de Tadjou apparaît comme le symbole de la mort d'autant plus que l'un des premiers passages de l'œuvre pose le cadre d'un fait tragique et inquiétant :

Deux enfants espiègles, dans un village à la lisière de la forêt, partirent à la chasse. (...) Armés de lance-pierres, les garçons tirèrent sur tout ce qui bougeait. Puis ils levaient la tête et virent une colonie de chauves-souris endormies, la tête en bas, dans un grand arbre à l'écorce rugueuse. (...) L'un des enfants visa et toucha une bête. (...) Les petits chasseurs empoignèrent leurs proies et rentrèrent tout glorieux au village. Ils préparaient un feu de bois, empalèrent leur gibier et le firent griller après l'avoir assaisonné de piment et d'épice. (...) Moins d'un mois plus tard, ils étaient à l'agonie. Le sang coulait par tous leurs orifices. (Ibid, p. 15-16).

Ce passage donne à lire le mode de transmission du virus Ebola, certes, mais aussi un aspect mythique de l'origine du mal qui découle de l'ignorance des normes ou codes fondateurs des espaces frontières entre le village et la forêt. En s'incrutant dans la forêt, les enfants enfreignent les limites du sacré ou de l'interdit en commettant des gestes doublement transgressifs : ils chassent dans l'insouciance en tirant sur tout ce qui bouge, rompant l'équilibre naturel qui existait. De plus, ils s'attaquent au règne animal représenté par une colonie de chauves-souris. La chauve-souris, de ses caractéristiques physiques multiples, de sa posture inversée (la tête en bas et les pattes suspendues) et vivant dans l'obscurité, incarne, en quelque sorte, le symbole de l'entre-deux, porteuse d'un invisible : le virus Ebola. Elle affirme à ce propos :

Chauve-souris, mi-mammifère, mi-oiseau, crocs et gueule de renard, ailes translucides, je ne regrette qu'une chose : avoir laissé Ebola s'échapper de mon ventre. Il dormait en moi avant que les hommes ne viennent gâcher la splendeur de la forêt. Je lui avais donné la multitude de mon espèce. (Ibid., p. 151).

L'irruption d'Ebola dans le monde du vivant n'est que le reflet des décisions et des dérives de l'homme. Ainsi, en faisant de la chauve-souris le réservoir du virus Ebola, Tadjou réactualise le mythe de l'animal porteur d'un invisible punitif des forces spirituelles. De plus, faisant retour au passage de l'œuvre en lien avec la chasse pratiquée par les enfants, le récit selon le discours scientifique retrace le mode de transmission du virus, de l'animal à l'homme à travers le moment clé de la préparation du gibier : « les petits chasseurs empoignèrent leurs proies (...) » action qui traduit le contact physique avec la

carcasse de l'animal infecté ; « (...) ils empalèrent leur gibier et le firent griller » (Ibid., p. 16), étape de la transpercions ou de la dissection de l'animal à des fins de cuissons, d'où le contact avec les fluides corporels (le sang, les excréments) de la chauve-souris. L'aspect mythocritique de cet acte réside dans la transgression d'une frontière symbolique : en pénétrant l'espace naturel et en s'emparant de la chauve-souris sans rituel préalable, les enfants rompent involontairement le pacte ancestral qui régit les rapports entre le monde humain et animal.

Il faut également rappeler que pour consommer au mieux le gibier, les petits chasseurs « préparèrent un feu de bois » Or, du point de vue mythique le feu est un symbole. Narou N'Gobi explique : « qu'il est vu à la fois comme source de douleur, de chaleur, de danger, de défense, de protection, d'assainissement, de purification et de régénérescence de vie » (C. N. Narou, 2020, p. 87). Ainsi, dans le cas des personnages, le feu purificateur s'avère impuissant ; les flammes censées purifiées n'ont pas réussi à débarrasser le gibier du virus ; dès lors, le repas, qui d'ordinaire associé à la convivialité et à la vitalité, apparaît dans ce contexte comme prélude à l'agonie.

En clair, les passages mentionnés à travers l'image de la chauve-souris dans l'œuvre fonctionnent comme un mythe qui explique l'origine du virus et la rupture du pacte entre le visible (les hommes) et l'invisible (les dieux ou les divinités de la nature). Ainsi, le personnage de la chauve-souris clame son innocence en accusant les hommes que ce virus est le résultat de leurs excès, et de leur progressive désaffection envers le monde naturel. Toutefois, les chasseurs, des jeunes enfants, se sont laissés guider par leur ignorance et leur inconscience, agissant sans mesurer les conséquences de leur intrusion dans l'espace de la chauve-souris. Ce n'est donc pas tant la profanation consciente d'un espace sacré qui est en jeu, mais la rupture involontaire d'un équilibre fragile entre l'homme et son environnement naturel, rupture rendue possible par l'éloignement progressif des sociétés humaines de leurs repères traditionnels et de leur rapport envers le vivant.

1.1.3. Le virus Ebola ou le juge des déboires humains

Dans *En compagnie des hommes*, Ebola ne se présente pas comme simple phénomène médical, mais comme une entité mythique agissante, un juge des déboires humains, une figure punitive du mal. Il révèle les failles de la société, dont l'arrogance et la suprématie de l'homme sur son environnement. Du point de vue mythique, Ebola pourrait être rapproché à des fléaux apocalyptiques tels que les pestes envoyées par Dieu pour punir les hommes de leurs désobéissances aux lois, comme mentionné dans l'Ancien Testament, ou l'incarnation des divinités africaines de la sanction des transgressions aux coutumes. Pierre Martial précise à ce propos qu'il existe :

Deux principaux types de châtiments : ceux qui sont directement infligés aux coupables et se présentent sous des formes physiques et morales. Ils détériorent la victime, entament son physique ou son moral. Il y a aussi les transcendants qui peuvent se produire dans le monde astral et se répercuter sur la descendance ou la famille du criminel, voire sur toute la communauté. (P. M. Abossolo, 2023, p.12).

Dans le cas des personnages de notre corpus, on assiste à un châtiment collectif de toute la communauté. La perception traditionaliste du sacré stipule qu'à chaque transgression des normes est

rattachée une punition, d'où le chassé-croisé entre violation et riposte, profanation et punition, transgression et réplique, défini par Pierre Martial comme « Binômes inséparables » (Ibid.) ou selon Roger Chemain comme « dialectique du pur et de l'impur (R. Chemain, 1986, p. 242) ». Ainsi, Ebola justifie ses actions comme réplique à la transgression de la forêt ancestrale qui depuis toujours représente son espace de vie :

Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient me déranger. (...) Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse. Le sang sur les mains. Le sang frais sur les mains. Le sang rouge sur les mains. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. (V. Tadjou, 2021, p.140).

Le virus affirme, à travers ce passage, qu'il ne s'attaque aux hommes que lorsqu'ils profanent et violent l'ordre sacré de la forêt en s'introduisant dans la forêt et en portant atteinte à la vie d'un animal. L'acte de : « tuer » et « dépecer » confirmé par « le sang sur les mains. Le sang frais sur les mains. Le sang rouge sur les mains. » Dans une perspective mytho-écopoétique symbolise la culpabilité, la souillure liée à la disparition de l'espèce animale et la violence humaine dans ses interactions avec son environnement. Le sang sur les mains apparaît comme 'un mal délibéré', la preuve physique et symbolique de la violence que les hommes s'infligent et infligent à la nature. Plus loin, le personnage Ebola dénonce l'arrogance et les mauvaises actions de l'homme dans ses interactions avec autrui :

Leur nature est plus destructrice que la mienne. Pourtant, ils refusent, en toute connaissance de cause, de le reconnaître. Ils préfèrent se bercer d'illusions, se croire au-dessus des autres créatures de la terre. Dominateurs, tyrans de la planète, leur pouvoir est absolu. L'arrogance leur a fait oublier toute limite. Pis, ils s'entretuent sans pitié, inventant chaque jour des façons un peu plus cruelles de faire souffrir et tuer. De nouvelles raisons de faire la guerre. (Ibid. p. 143.)

Pour le personnage Ebola, l'homme est l'être le plus cruel et destructeur qu'un simple virus, même si sa propre existence est perçue comme dangereuse. Ses illusions de supériorité, qui engendrent les violences, les massacres, sont une continuité de l'histoire humaine, qu'elles soient anciennes ou modernes. Les hommes s'autodétruisent, ils ne se battent pas pour un idéal, ils tirent profit des guerres, des massacres et des génocides pour exploiter et piller afin d'asseoir leur suprématie et leur domination. Ainsi, ses passages résonnent comme une dénonciation des actions néfastes humaines qui mettent à mal la cohésion cosmique. En somme, « le virus est là pour dire que le plus grand danger pour les hommes, ce sont les hommes eux-mêmes » (K.T. Dansoko, 2017).

2. L'effondrement social et culturel comme fin du mythe de la domination humaine

L'homme déchu découvre les limites de sa prétendue suprématie à travers ses transgressions des règles sacrées de l'environnement et le châtement qui s'abat sur son existence. Son effondrement social et culturel pose le cadre de la fin du mythe de domination, voire de servitude, prouvant que la nature n'est ni passive, ni insensible, ni soumise, mais qu'elle revendique et impose le respect des règles d'interdépendance entre elle et les humains.

2.1. Les conséquences humaines des dérives écologiques

2.1.1 L'homme : victime et responsable de la crise écologique

Du paysan au guérisseur traditionnel, de l'infirmière au médecin, enfant, homme, femme et vieillard, tous ont été touchés et apparaissent dans l'œuvre de Tadjou comme victime de cette crise sanitaire et sociale. Les témoignages des personnages laissent apparaître des vécus chaotiques marqués par des corps en souffrance, des familles séparées et d'importantes pertes en vies humaines. Cette rupture entre l'homme et la nature devient une réalité absolue, l'espèce humaine est menacée d'extinction. L'homme, qui autrefois régnait en maître dictateur sur la nature, en brisant le lien sacré qui le liait à celle-ci, s'expose à la vulnérabilité ainsi qu'à la fragilité de la condition humaine. Le médecin, l'un des personnages témoin de cette catastrophe, témoigne :

La première fois que je suis rentré dans la salle de la zone à haut risque, un patient a surgi du couloir et s'est écroulé devant moi. Son corps couvert de sang et de fluides. Sur lui, des particules d'Ebola. (...) Il était très agité, tremblait violemment. Son regard était empreint d'une frayeur insondable. Il a fallu lui administrer un calmant. (V. Tadjou, 2021, p.41).

Un peu plus loin, on peut lire:

Infirmière fait remarquer que des malades dont les tests sont revenus négatifs restent quand même soignés dans le centre à cause d'autres pathologies. Il faudrait les transférer à l'hôpital central. (...) Une femme refuse de s'alimenter et de prendre ses médicaments contre le palu. Elle a perdu son bébé et son mari, il y a seulement trois jours. Cas à surveiller de près. Un jeune homme qui était très communicatif à son arrivée a maintenant chuté. Il ne réagit plus à rien. Plusieurs patients sont dans un état avancé et ont besoin d'être réhydratés d'urgence. Le bras d'une petite fille s'est enflé démesurément. C'est sans doute une septicémie. (...) Une infirmière signale qu'un patient a vomi dans la cour. On a retrouvé un couteau sous son oreiller. Il dit qu'il préfère se tuer plutôt que de succomber à Ebola. (Ibid., p.44.)

Bien plus que le résultat des mauvaises actions humaines et les dégâts d'une crise sanitaire, les hommes paient le lourd tribut de la désacralisation de l'environnement naturel. En effet, certaines structures mythiques se laissent décoder à travers la souffrance des personnages malades notamment l'apparition de fléaux ou la punition de la libération d'un interdit en référence au mythe de la boîte de Pandore qui, une fois ouverte, libère tous les malheurs et les infamies parmi les hommes où le mythe africain de la colère de la nature qui se manifeste à cause de l'équilibre rompu entre l'homme, la nature et les esprits. La souffrance collective et la peur généralisées évoquent le désordre cosmique, le virus Ebola agit comme un mal libéré, une sanction symbolique. Le centre de santé et le personnel médical qui apportent soins et assistance aux victimes symbolisent l'espoir, le seul élément restant dans la boîte de Pandore, le dernier recours quand on aspire à un lendemain meilleur. En résumé, l'homme, dans ses aspirations démesurées, s'expose aujourd'hui aux conséquences de ses propres excès. Cependant, cette situation met également en lumière l'aspect vulnérable de l'homme.

2.1.2. La vulnérabilité humaine face aux transgressions naturelles

Le second aspect des conséquences humaines se traduit par la vulnérabilité face aux déséquilibres engendrés. Cette fragilité de la condition humaine fait comprendre à l'homme qu'au-dessus de sa suprématie et de ses aspirations égoïstes, il existe une force supérieure. À ce propos, le témoignage d'un agent mortuaire confronté quotidiennement aux victimes d'Ebola illustre de manière poignante cette impuissance :

Quand tu te bats contre Ebola, tu ne peux faire que cela. Tu dois être totalement concentré sur ta tâche. Tu es dans le présent, un point, c'est tout. (...) Tu es témoin de scènes terribles et cela peut complètement te déstabiliser. (...) L'homme que je vais enterrer aujourd'hui est devenu fou vers la fin. Il ne savait plus qui il était ou ce qu'il faisait. Il était complètement désorienté. (...) Ce qui me rend le plus triste, c'est l'humiliation des malades avant la mort. Ils deviennent méconnaissables, perdent leur identité et leur passé. Pourtant, ils ont été aimés. J'en ai vu beaucoup de ces corps décharnés qu'Ebola avait déjà étreints. Ils n'avaient plus rien d'humain. (Ibid., p. 65.)

L'humain perd sa dignité, le mystère autour de son existence semble s'effacer devant la brutalité du virus. Dépouillé de son histoire, de son identité et de sa dignité, il apparaît dans toute sa fragilité, méconnaissable et réduit à un corps souffrant. La déchéance humaine est à son paroxysme. Le mythe de Pandore recouvre cette situation. L'homme est allé à l'encontre des règles de la nature en l'exploitant abusivement. C'est donc à l'image des maux qui se répandent dans le monde après l'ouverture de la boîte que le virus Ebola, décrit par Tadjou, apparaît comme fléau qui plonge l'humanité dans le désespoir et le chaos.

2.2. Les conséquences sociales et culturelles de la crise écologique

En compagnie des hommes, mentionne également l'impact de la crise écologique sur l'équilibre social et culturel de la communauté. Les liens familiaux et communautaires ainsi que les rites traditionnels se trouvent complètement bouleversés. Il en résulte une déstructuration de la vie collective et des valeurs culturelles essentielles.

2.2.1. Entre peur et méfiance de l'autre

La crise épidémique d'Ebola ne se limite pas à ses ravages biologiques ; elle engendre également une profonde désorganisation du tissu social. La peur de la contagion pousse les individus à rompre les liens les plus fondamentaux, y compris les liens familiaux. C'est précisément ce que traduit ce témoignage d'un habitant contraint à l'exil par son propre père : « Mon père m'a dit : pars, va-t'en. Va chez ta tante à la capitale. Le village est maudit. Ne reviens plus jamais. J'ai fourré quelques habits dans un sac et pris l'argent qu'il me tendait. » (Ibid., p.85.) C'est donc entre peur et méfiance de l'autre que se redéfinissent désormais les relations sociales. Un climat d'angoisse et de peur s'installe, poussant les individus à se protéger contre d'éventuelles contaminations, parfois au prix d'une séparation familiale et communautaire. En effet, ce passage illustre le désir d'un père de protéger sa progéniture de cette 'malédiction'. Mais, dans certains cas, les personnes ayant été en contact avec des malades et ayant survécu sont exclues de la société :

J'ai guéri grâce aux efforts des soignants qui se sont donnés entièrement pour chasser Ebola de mon corps. (...) On m'a fait des tests à plusieurs jours d'intervalle. Tous se révèlent négatifs. Le docteur a alors déclaré : Toi, tu es libre maintenant, tu peux sortir ! (...) Lorsque j'ai voulu rentrer chez ma tante, elle a refusé de me reprendre. Deux de mes cousins sont tombés malades. Elle m'a accusé d'en être responsable. (Ibid., p. 88.)

Une autre scène plus poignante qui illustre la méfiance et la fracture des liens communautaires est celle de l'enfant ayant perdu ses parents à cause de l'épidémie. Privé de l'affection et de la protection familiale, il se retrouve isolé au sein d'une société devenue insensible :

Je regarde avec beaucoup de pitié ce petit garçon qui a assisté, impuissant, à la mort de son père et de sa mère. (...) Il a vu les hommes transporter les cadavres après les avoir aspergés abondamment de chlore. (...) Au petit matin, quand il est sorti de sa cachette, personne n'a voulu de lui. Les gens ont refusé qu'il s'approche d'eux et lui ont demandé de quitter le quartier. Pars d'ici, a crié un voisin, nous ne voulons pas être contaminés ! (Ibid., p. 112.)

Ces passages présentent des personnages abandonnés voire ostracisés par leur propre communauté rappelant des figures mythiques universelles de l'exclusion. On pense notamment au lépreux de l'Ancien Testament, incarnation de l'impur condamné à l'isolement, ou encore à la peste qui ravage Thèbes dans *Œdipe Roi* de Sophocle, où les corps malades sont perçus comme souillés et dangereux. Dans les deux cas, la maladie devient prétexte à la mise à l'écart : considérés comme vecteurs de contamination, ces êtres frappés par le mal sont contraints de vivre en marge de la société. Perçus comme contagieux, ils sont condamnés à vivre en marge de la communauté privée d'assistance et de lien social. Ainsi, d'une épreuve physique à une source d'exclusion sociale, le virus Ebola apparaît comme arme destructrice de la cohésion sociale. C'est à juste titre que Sanou Ghislaine Fatou affirme : « la maladie à virus Ebola, pire qu'une maladie du corps humain, s'en trouve être une maladie du corps social (...) » (S. G. Fatou, 2020, p. 28).

2.2.2 Les rituels funéraires à l'abandon

Pourtant, essentielle dans les sociétés africaines, honorer les défunts en assurant le passage de leurs âmes dans l'au-delà paraît dès lors impossible dans ce contexte de contraintes sanitaires liées au virus Ebola. Avant l'apparition du virus, les rites funéraires en communauté africaine s'articulaient autour de la propreté du corps, des veillées funéraires et des cérémonies d'inhumations afin d'honorer la mémoire du disparu et de maintenir le lien vital entre les morts et les vivants. On peut le lire dans le discours du Baobab qui évoque des rites funéraires passés :

Avant, ce n'était pas du tout comme cela dans mon village. Nous avons toujours accueilli la mort. Nous les acceptions, car nous savions que la terre devait dormir pour que les prochaines récoltes existent. Il ne fallait jamais laisser un défunt seul avec lui-même. Il fallait l'accompagner. Les villageois se rassemblaient, mangeaient, buvaient, chantaient, pleuraient et dansaient autour de lui. Ils lui parlaient, le rassuraient quant à la sépulture qui l'attendait. (V. Tadjó, 2021, p. 66.)

Aujourd'hui, Ebola en a décidé autrement. Face au virus, l'homme se voit contraint d'adopter une attitude individualiste. Dans les centres de santé, les corps sont aussitôt ensevelis sans rites traditionnels, aspergés de chlore parfois à l'insu des familles afin de réduire la propagation du virus :

Quand un patient meurt, il est tout de suite désinfecté avec du chlore. Il est ensuite placé dans deux sacs mortuaires en plastique. Chaque sac est aussi désinfecté. (...) Nous transportons le cadavre sur un brancard. Le cimetière a été aménagé juste derrière le centre de traitement. (...) Pas de prières, pas de pleurs. Juste une croix en bois blanc. (Ibid., p.66-67).

Dans un tel contexte, le mythe antique des morts sans sépulcre ou privés de sépulcre et sans rites funéraires dans la tragédie *Antigone de Sophocle* se laisse décoder à travers cette analyse des rituels funéraires à l'abandon. Le caractère sacré des rites funéraires stipule qu'une personne enterrée sans rite traditionnel ou sans sépulcre est condamnée à errer et ne peut accéder au repos éternel. Les rites bâclés ou omis laissent l'âme du défunt en souffrance, provoquant ainsi des malheurs qui hantent et tourmentent les vivants. De manière symbolique, à l'instar du roi Créon, le virus Ebola empêche les familles d'accompagner dignement et de réaliser les derniers souhaits du défunt, créant de façon symbolique un désordre spirituel et social des normes traditionnelles. Au-delà des destructions physiques, l'épidémie telle que présentée par Tadjou ne ravage pas uniquement les communautés, mais cause une rupture sociale et spirituelle des traditions et des rites qui régissent l'harmonie entre les vivants et leurs ancêtres.

3. La dénaturation de l'humanité : une agentivité consciente de la nature

La question d'Ebola dans *En compagnie des hommes* ne saurait se réduire à une simple crise sanitaire, mais plutôt au symptôme d'une dénaturation de l'humanité qui est caractérisée par un éloignement progressif du monde naturel et des liens fondamentaux qui reliaient l'homme à son milieu. Face à cette rupture, la nature affirme son agentivité afin de pousser à une prise de conscience. En vue d'un changement et d'un rééquilibrage, un retour au mythe de l'unité cosmique et une prise de conscience écologique au prisme de la littérature pourrait panser les blessures et véhiculer les conditions d'une réparation écologique.

3.1 Retour au mythe de l'unité cosmique

3.1.1 Un monde fondé sur l'interconnexion des êtres vivants (humain, animal, végétal)

Comme le souligne Arne Naess, « L'épanouissement de la vie humaine et non humaine sur terre a une valeur intrinsèque » (A. Naess, 1973, p. 95-100). C'est précisément cette conviction que Tadjou traduit littérairement dans l'œuvre en accordant la parole à tous les êtres vivants dans son processus narratif. Elle adopte une vision holistique du vivant, prêtant la parole à tous les êtres vivants qui se succèdent et se répondent tout au long du récit. Ce choix, loin d'être anodin, construit une structure narrative reflétant sa vision du monde : celui d'un univers où aucun être n'a plus d'importance qu'un autre, où chaque vie, chaque existence compte et mérite d'être entendue. Cette vision holistique de

l'égalité des êtres trouve ses fondements dans la pensée philosophique africaine de l'Ubuntu¹ avec pour principe fondateur « *Je suis parce que nous sommes* ». De ce fait, l'homme existe qu'à travers ses relations avec l'humain et le non-humain, d'où l'impossibilité de raconter Ebola d'un point de vue essentiellement humain. Chaque être, qu'il soit humain ou non-humain, microscopique ou géant, vivant ou mort, est une pièce du puzzle dont la totalité conditionne l'équilibre du monde. L'auteure, à travers cette œuvre, ne cherche certainement pas à culpabiliser, mais plutôt à remettre en cause et à conscientiser sur le déséquilibre entre l'homme et son environnement. *En compagnie des hommes* est donc un appel urgent à reconstruire cette relation sur des bases solides, justes, respectueuses et équitables.

3.1.2 Pour une culture du biocentrisme et de l'écocentrisme africain dans *En compagnie des hommes*

En combinant biocentrisme et écocentrisme africain enraciné dans la pensée Ubuntu, Tadjou formule un appel à une nouvelle éthique de la coexistence. Le Biocentrisme valorise toutes les formes de vie, qu'elle soit humaine ou végétale. Cette pensée philosophique éthique stipule que chaque être vivant possède une dignité propre et mérite, à ce titre, un respect égal fondé sur leur appartenance au monde du vivant. Dans le prolongement de cette vision, l'écocentrisme africain, ancré dans la tradition et la spiritualité, part du principe que les hommes, la faune, la flore, les ancêtres et les forces invisibles forment un tout indissociable, un cercle d'interdépendance sacré basé sur des relations de respect, de réciprocité et de gratitude pratique qui existait dans les sociétés africaines traditionnelles selon des savoirs écologiques ancestraux qui facilitaient leur cohabitation avec les éléments naturels et leur habitat. Cependant, de tels savoirs ont, du fait de la colonisation, du capitalisme et de l'urbanisation accélérée, été marginalisés, voire progressivement détruits. En ce sens, il serait primordial de repenser un nouveau rapport au monde en mêlant biocentrisme et écocentrisme afin de prévenir les crises écologiques et sanitaires globales. Cette double articulation, Tadjou l'opère dans l'œuvre lorsqu'elle humanise chaque élément naturel tout en montrant que la destruction de l'environnement constitue une tragédie pour l'ensemble du vivant. Ainsi, comme le propose le philosophe béninois Paulin Hountondji, l'enjeu n'est donc pas de retourner dans le passé pour exhumer des philosophes aux savoirs traditionnels, mais plutôt de proposer un savoir écologique endogène soumis à une démarche critique afin de le réarticuler et de le rendre opérationnel selon les exigences du présent. De plus, une transformation profonde des pratiques environnementales et un changement de mentalité occasionneront une relecture des traditions africaines à la lumière des défis écologiques actuels. En clair, *En compagnie des hommes* repense nos rapports au vivant à travers une vision fondée sur une Afrique renouvelée mêlant biocentrisme et écocentrisme. Dès lors, quelle place occupe la littérature dans cette réflexion ?

¹ La pensée Ubuntu est une sagesse collective africaine ancestrale transmise oralement depuis des siècles dans les cultures Bantoues d'Afrique australe et centrale. Elle part du principe que les êtres sont interconnectés et qu'ils vivent et dépendent les uns des autres. Elle prône la solidarité, l'amour, le partage, le respect, en un mot, la dualité entre les hommes et tout ce qui les entourent.

3.2 Contribution de la littérature à la réflexion sur la crise écologique dans *En compagnie des hommes*

3.2.1 Critique environnementale, pandémies, santé durable : une remise en cause dans la perspective de la littérature

Loin de se réduire à un récit documentaire, *En Compagnie des hommes* porte une réflexion philosophique et éthique sur les causes fondamentales de la pandémie centrée dans une crise environnementale plus large analysée à travers deux aspects : une critique de la déforestation et de la destruction du milieu naturel comme facteur direct de transmission interspécifique du virus Ebola, et une critique de l'anthropocentrisme comme système de valeurs structurel basé sur la domination et l'exploitation du milieu naturel. La littérature s'érige dès lors en un espace de critique environnementale avec pour capacité de rendre visible un lien de causalité que la science et les médias tentent d'occulter : La pandémie n'est pas une catastrophe naturelle imprévisible, elle est la conséquence des actions destructrices des humains. Ainsi, donnant la parole au règne animal, Tadjou propose un nouveau regard sur les interactions entre l'homme et la nature : ce n'est pas l'animal qui menace l'homme, mais plutôt l'homme qui, en exploitant abusivement et en détruisant l'environnement naturel crée les conditions d'un débordement viral. Cette œuvre s'inscrit dans une longue tradition littéraire qui utilise la fiction comme outil de transformation. De plus, *En compagnie des hommes* place le lecteur dans un inconfort productif à travers la polyphonie narrative, l'obligeant à se remettre en cause et à tirer sa part de responsabilité dans cette crise sanitaire.

3.2.2 *En compagnie des hommes* : pour une littérature médiatrice dans le processus de réconciliation entre l'homme et la nature

Selon Paul Ricoeur, « le monde du texte est un monde que je peux habiter pour y projeter un de mes possibles les plus propres » (P. Ricoeur, 1986, p.115). En effet, l'un des possibles les plus propres de Tadjou est de réconcilier l'homme avec la nature afin de garantir une humanité forte et résiliente où les différentes formes du vivant peuvent se rencontrer, se reconnaître et s'accepter comme éléments complémentaires. Cela passe par une conviction fondamentale selon laquelle les liens homme et nature ne sont pas définitivement rompus. Ils sont fragilisés et abîmés par de longues années d'anthropocentrisme et d'exploitation. Cependant, il est encore possible de les réparer. En ce sens, la littérature crée un imaginaire de réconciliation désirable et possible en nous faisant habiter autrement la terre avec plus d'humilité, de conscience et de respect de l'interdépendance avec le vivant. D'ailleurs, la structure du récit de Tadjou est un exemple parfait d'interdépendance et de réconciliation. Il propose un discours à caractère polyphonique, un discours où toutes les voix et les consciences se complètent et parfois se contredisent, ce que Mikhaïl Bakhtine nomme « Dialogue des consciences » (M. Bakhtine 1970). En outre, *En compagnie des hommes* révèle une dimension thérapeutique. C'est une œuvre de guérison, non pas celle du corps, mais de l'esprit, de la pensée, des représentations, des imaginaires et des rapports au monde. Ainsi les registres convoqués tels que la poésie, qui éveille chez le lecteur une nouvelle sensibilité de la nature ; l'éthique, qui produit un effet d'interpellation morale face à ses responsabilités et l'invite à un changement ; et le spirituel, qui mobilise les forces cosmiques et les figures ancestrales africaines comme témoins et garants d'un nouvel ordre naturel.

Conclusion

En résumé, *En compagnie des hommes* pose le cadre d'une évidence : la crise Ebola et écologique sont une seule et même réalité ne pouvant être dissociée. Les rapports interspécifiques entre l'homme, l'animal et le milieu naturel démontrent une indifférence de l'homme face à un écosystème mutilé. La pandémie n'est donc pas une catastrophe biologique isolée, mais le résultat d'un déséquilibre entre les espèces. Ainsi, en accompagnant les protocoles médicaux et les politiques sanitaires d'urgences, le roman propose une transformation profonde dans les interactions avec la nature, une réconciliation entre espèces et une réintégration et revalorisation des savoirs endogènes africains. Véronique Tadjou propose cette œuvre littéraire contemporaine poignante pour dire que soigner Ebola en ignorant les causes profondes, c'est soigner les symptômes en ignorant la maladie (L'anthropocentrisme).

Références bibliographiques

- ABOSSOLO Pierre Martial, 2023, *Le Châtiment surnaturel dans la littérature d'Afrique francophone*, Paris, L'Harmattan.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1970, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil.
- CHARBONNEAU Lassy Louis, 2006, *Le bestiaire du Christ*, Paris, Albin Michel.
- CHEMAIN Roger, 1986, *L'Imaginaire dans le roman africain d'expression française*, Paris, L'Harmattan.
- DANSOKO TOURE, Katia, 2017 « *En compagnie des hommes*, de Véronique Tadjou : le virus et le baobab », *Jeune Afrique*, 23 novembre, <https://jeuneafrique.com/mag/494164/culture/litterature-en-compagnie-des-hommes-de-veronique-tadjou-le-virus-et-le-baobab/>, (10.03.2026).
- NAESS Arne. "The Shallow and the Deep, Long-Range Ecology Movement", 1973, plateforme de L'écologie profonde, *revue Inquiry*, vol.16, p.95-100.
- NAROU N'Gobi, Cha-toko, 2020, *Les Signes et les humeurs du temps en pays Baatonou*, Parakou(Bénin), Nouvelles Racines.
- POSTHUMUS Stéphanie. 2011 « Vers une écocritique française : le contrat naturel de Michel Serres », in *Mosaic : A Journal for the interdisciplinary study of literature*, vol.44, n°2, Canada, Winnipeg, Université de Manitoba.
- RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, 1986, Paris, Seuil, collection « Points Essais ».
- SANOU Ghislaine Fatou, 2021, « La problématique de la maladie dans la littérature africaine écrite », in *africa multiple*, n°21-508, Nov 2021, ISBN 978-2-38390-000-9, Ouagadougou, UFR Sciences Humaines, Université Joseph Ki-Zerbo, p.15-33.
- TADJO Véronique, 2017, *En Compagnie des hommes*, Abidjan, Don Quichotte Éditions.

Processus d'évaluation de cet article:

- **Date de soumission: 14 avril 2026**
- ✓ **Date d'acceptation: 09 mai 2026**
- ✓ **Date de validation: 23 mai 2026**